



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

58 | printemps 2010

Humanisme et découvertes géographiques

Benoît GRÉVIN, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les Lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle)*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 339), 2008, 1023 p.

Clémence Revest



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medieuales/6027>

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 161-166

ISBN : 978-2-84292-260-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Clémence Revest, « Benoît GRÉVIN, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les Lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle)*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 339), 2008, 1023 p. », *Médiévales* [En ligne], 58 | printemps 2010, mis en ligne le 17 janvier 2011, consulté le 09 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medieuales/6027>

Ce document a été généré automatiquement le 9 mai 2019.

Tous droits réservés

Benoît GRÉVIN, Rhétorique du pouvoir médiéval. Les Lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle), Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 339), 2008, 1023 p.

Clémence Revest

- 1 La publication attendue de la thèse soutenue par Benoît Grévin à l'université de Paris X-Nanterre en 2005 sous la direction d'Henri Bresc a tenu ses promesses, tandis qu'un article du même auteur paru dans les *Annales* au printemps 2008 en dévoilait certaines des plus importantes réflexions méthodologiques et théoriques¹. Tout au long de cet épais et dense ouvrage, l'enquête de longue haleine menée par l'historien sur la création, la diffusion, la réception et la réutilisation de la rhétorique des fameuses *Lettres* de Pierre de la Vigne dans l'espace politique européen de la fin du Moyen Âge est exposée avec un remarquable souci de méthode, de clarté et de synthèse. Le parti pris résolument interdisciplinaire de l'auteur, au service duquel sont mises une vaste érudition et une curiosité non moins étendue, constitue le fondement d'un travail de recherche courageux et novateur, qui pose les bases solides d'une réflexion scientifique sur l'histoire du langage politique. Formalisation, réemploi, réinvention, ou encore automatisations : tous les états d'une rhétorique du pouvoir y sont examinés, non comme la trajectoire linéaire d'un système figé qui fut adopté ou rejeté, mais comme les étapes multiples d'une forme vivante, prise dans le jeu des acteurs et des moments de l'histoire.

- 2 La mise en perspective historique de l'une des plus célèbres collections épistolaires du XIII^e siècle éclaire ainsi de manière décisive non seulement l'ancrage profond de l'art du *dictamen* dans son monde mais aussi les liens étroits qui unissent production diplomatique, identité notariale, nécessité rhétorique et conceptions politico-juridiques dans les derniers siècles du Moyen Âge. Aux obstacles méthodologiques nombreux qui s'opposaient à ce projet, l'historien a répondu avec lucidité et audace, proposant et justifiant de nouveaux dispositifs d'enquête mis en lumière notamment par plus d'une centaine de tableaux et par une attention accrue au processus de la démonstration, constamment explicité et résumé. On saura ainsi gré à l'auteur de présenter un plan très détaillé de son travail de recherche, articulé autour d'introductions et de conclusions problématisées, qui ramènent le lecteur au cœur de la question posée après de minutieuses analyses de cas. Ajoutons à cela, avant d'en venir plus précisément au contenu de l'étude, l'effort de transcription et de traduction de très nombreux textes fournis par Benoît Grévin ainsi que les remarquables index – au nombre de huit ! – qui concluent l'ouvrage et accentuent considérablement sa maniabilité.
- 3 Un passage du *Frédéric II* d'Ernst Kantorowicz sert de point de départ à l'historien et guide l'analyse jusqu'à sa conclusion, passage au cours duquel le style de Pierre de la Vigne est associé à une obscurité qui serait l'incarnation verbale de la puissance et de la violence du pouvoir frédéricien. À ce questionnement central sur le caractère supposé hermétique des *Lettres* et sur leur lien avec l'exercice politique impérial, Benoît Grévin ajoute un certain nombre d'interrogations méthodologiques qui portent en particulier sur la possibilité de dépasser une approche purement théorique de l'*ars dictaminis*. En découle l'affirmation clairement énoncée, dès l'introduction, de la nécessité d'étudier conjointement les caractéristiques linguistiques et rhétoriques des *Lettres* de Pierre de la Vigne, les institutions et le milieu social qui ont permis leur formalisation et leur médiatisation, ainsi que l'arrière-plan politique, juridique et culturel dans lequel elles se sont inscrites.
- 4 Cette perspective décloisonnée conduit l'auteur à concentrer son attention, au cours d'une première partie ouvrant le premier livre consacré aux « voies de la création », sur le processus de constitution de la *Summa dictaminis* traditionnellement attribuée à Pierre de la Vigne (1194-1250), logothète de Frédéric II. L'historien montre comment la mise en recueil de ces textes fut conditionnée par une série d'élaborations successives et parfois divergentes au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, liées au petit groupe de notaires qui recueillit l'héritage de la chancellerie campanienne. L'identification de plusieurs courants codicologiques permet à Benoît Grévin, avec la description du contenu livre par livre de la collection dite classique, de réinterroger les hypothèses formulées par Hans Martin Schaller. En insistant particulièrement sur les problèmes d'attribution de certaines lettres et en s'appuyant sur des données philologiques, l'historien souligne de manière convaincante le rôle de Nicolas de Rocca senior dans la constitution du prototype des *Lettres* et sa diffusion vers la Curie. Ce dernier en effet, notaire impérial dans les dernières années du règne et disciple de Pierre de la Vigne, aurait lui-même composé certaines des lettres, constitué le premier noyau du recueil à partir de sa collection personnelle et pu faciliter sa diffusion auprès de la chancellerie papale. À la marge entre recueil archivistique et somme littéraire, les *Lettres* portent ainsi la trace, dans l'ombre de l'empereur et de son charismatique logothète, des activités, des aspirations et des carrières des notaires qui furent les dépositaires de cette mémoire diplomatique et rhétorique.

- 5 Afin de compléter cette première manière de caractériser les *Lettres*, la deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la culture rhétorique et aux mécanismes d'écriture qui y sont déployés, envisagés dans leur rapport aux représentations et aux pratiques intellectuelles « moyennes » des XII^e et XIII^e siècles. Benoît Grévin replace la *Summa* de Pierre de la Vigne dans le contexte du développement de l'*ars dictaminis* en identifiant deux courants d'influence majeurs au début du XIII^e siècle, le style orléanais et le style curial, puis il se livre à une description détaillée des techniques rhétoriques mises en œuvre dans les *Lettres*, en se fondant en grande partie sur le *Candelabrum* de Bene da Firenze, composé entre 1220 et 1227. De la construction générale de la lettre aux différentes figures en passant par la technique rythmique du *cursus*, il dresse une grille d'analyse particulièrement instructive du type de *dictamen* qu'est le style vinéen. On en retiendra surtout le rôle joué par la poésie métrique classique, qui fait de la lettre une « véritable incantation » (p. 179), et la place majeure accordée aux techniques d'« *ampliatio* » et de « *transumptio* » qui permettent d'allégoriser à l'extrême le contenu conceptuel de la lettre en créant de multiples jeux d'association et d'interprétation comparables à l'exégèse. Les procédés trouvés par l'historien pour rendre palpable cette réalité au lecteur, par exemple le tableau qui présente un exercice de « déflation linguistique » pour mettre en lumière l'effet de « *circuitio* » (tab. 11, p. 224-225), sont à cet égard d'un grand intérêt. L'analyse se clôt sur un ensemble de rapprochements entre cette pratique du *dictamen* et les disciplines médiévales du savoir, en particulier le droit : l'étude des liens entre les *Lettres* et les *Constitutiones Regni Sicilie* promulguées par Frédéric II en 1231 montre bien les rapports de réciprocité qu'elles entretiennent et l'association idéologique forte qui fait du *dictamen* le reflet « d'une justice supérieure et transcendante, incarnation terrestre rationnelle de la justice divine » (p. 255).
- 6 Quittant les idées pour revenir aux hommes, l'historien s'intéresse au cours d'une troisième partie au petit groupe des membres de la chancellerie impériale dans le deuxième quart du XIII^e siècle qui jouèrent un rôle essentiel dans la constitution et la diffusion premières des *Lettres*, en soulignant les dynamiques institutionnelles et sociales à l'œuvre. Une première approche prosopographique centrée sur l'« école campanienne » lui permet notamment de mettre en lumière l'importance centrale des réseaux familiaux dans l'accession à la chancellerie impériale, de même que les liens existant entre les fonctions notariales, les grandes dignités ecclésiastiques et la cour napolitaine dans son ensemble. Un ensemble fort cohérent d'un point de vue social travaillait à la chancellerie, selon une répartition hiérarchisée des tâches entre *relatores* et *scriptores* que l'auteur peut décrire à l'aide des registres de correspondance administrative pour le royaume de Sicile en 1239-1240. Ce milieu professionnel soudé et inscrit dans la durée développe, nous montre l'historien, une forme de conscience de soi qui tend à fonder une véritable idéologie identitaire : la « lettre des hiérarchies notariales évangéliques », écrite collectivement par la chancellerie de Conrad IV à Nicolas de Rocca senior, en fournit une clé de lecture particulièrement signifiante. L'analyse approfondie de la correspondance « intranotariale » fait en outre ressortir les dynamiques individuelles internes à ce milieu, articulées autour de la démonstration d'un « génie notarial » réciproquement reconnu. Les effets de la dislocation du groupe à partir du règne de Manfred sont par conséquent étudiés sous l'angle de la diffusion de ce modèle professionnel et rhétorique. L'historien souligne combien la Curie a joué un rôle de refuge dans les années 1260-1270, réactivant les solidarités anciennes, et met en exergue trois

trajectoires différentes, celles de Pierre de Prezza, Henri d'Isernia et Étienne de San Giorgio, qui correspondent à trois logiques de réimplantation du modèle des *Lettres*.

- 7 L'étude de cette diaspora notariale appelle logiquement le second livre, consacré aux « voies de la réception ». La quatrième partie tente d'abord d'inscrire les *Lettres* dans le « cadre communicationnel » politique du XIII^e siècle. La production culturelle de la cour de Frédéric II (*disputationes* universitaires, sermons, panégyriques et annalistique) fait ainsi apparaître de multiples échos et voies de passage entre la pratique du *dictamen* et ces différents écrits, unis par un goût commun pour un langage d'apparat porté vers le jeu rhétorique et la sophistication. L'historien cherche cependant à dépasser la perspective napolitaine pour s'interroger sur l'impact immédiat des *Lettres* dans le système communicationnel européen, particulièrement dans les contextes de lutte contre la papauté. La fameuse *Chronique* de Salimbene de Adam constitue dans ce cadre un objet d'étude riche en résonances, illustrant les divers modes de pénétration du style vinéen au sein de certains courants religieux réformateurs. C'est surtout la tendance joachimite de l'auteur franciscain qui paraît la plus féconde en rapprochements : quelques exemples tirés de la littérature prophétique jettent ainsi une lumière suggestive sur l'effet de réception-interprétation à laquelle la rhétorique impériale s'est alors prêtée. L'auteur pose également la question de l'impact de cette dernière auprès des autorités politiques auxquelles elle s'adressait. La *Chronica major* de Matthieu Paris lui permet, dans cette perspective, d'observer l'évolution des réactions de l'opinion anglaise au fur et à mesure de la réception des lettres mais aussi de souligner la forte imprégnation stylistique de la chronique par la rhétorique impériale. Un élément en particulier a attiré l'attention de l'historien : le parallèle relevé par le chroniqueur entre le manifeste des barons français rebelles au pouvoir papal de novembre 1246 et le pamphlet fédéricien *Illos felices* (I, 2) diffusé quelques mois plus tôt. La révolte du baronnage français en 1246-1247 constitue en effet un cas tout à fait significatif, dont l'étude est enrichie par l'analyse de trois sermons d'Eudes de Châteauroux. Les jeux d'échos croisés entre rhétorique pro-papale et pro-impériale font ressortir la « profondeur sémantique » (p. 508) des *Lettres*, permettant de multiples variations à partir d'une culture symbolique commune. Benoît Grévin ajoute à cette passionnante réflexion sur la notion de réception une démarche philologique originale, en étudiant au plus près les difficultés de compréhension rencontrées par les notaires qui ont participé à la constitution de la collection, et les associations mentales parfois inconscientes que leurs *lapsus calami* révèlent.
- 8 Élargissant son étude dans l'espace et dans le temps, l'auteur porte alors son regard, au cours d'une cinquième et dernière partie, sur la réception de ce modèle au sein des institutions politiques européennes aux XIV^e et XV^e siècles. Une typologie précise des réemplois des *Lettres* en fonction de chaque espace politique et de son évolution historique interne y est dressée. Précisons que Benoît Grévin pose comme préalable à son analyse un système méthodologique subtil différenciant trois degrés de « communauté stylistique » (p. 559-564) afin de parer au danger des parallélismes abusifs. En France, le fort capital symbolique et culturel dévolu aux *Lettres* à la chancellerie royale, de Philippe le Bel à Charles V, est clairement démontré. Véritable « norme de la latinité » (p. 628) au milieu du XIV^e siècle, le style campanien était particulièrement employé pour les actes solennels, ce que le corpus documentaire des préambules royaux permet de mettre en lumière. Benoît Grévin décortique avec patience les recompositions complexes dont les actes résultent, analysant les cas de reconstructions « polyphoniques » à partir de plusieurs lettres du recueil : une combinatoire des formules se met en place, qui tend à

re-formaliser le modèle en créant des automatismes d'écriture. La chancellerie royale anglaise a aussi subi l'influence intensive des *Lettres* au cours du XIV^e siècle mais de manière plus massive, plus continue et surtout plus virtuose, semble-t-il, qu'en France. L'auteur décrit les différentes formes de réadaptation des *Lettres* selon les besoins des notaires, par exemple dans le cadre de la propagande liée à la guerre de Cent ans, ainsi que les étapes successives qui caractérisent une véritable « digestion » du modèle. Bien évidemment, l'Empire est un espace qui entretient un rapport particulier aux *Lettres*. Cet héritage complexe a fonctionné, explique l'historien, à la fois comme une matrice juridique et comme un réservoir traditionnel de l'idéologie gibeline, selon les besoins et les luttes engagées par les empereurs. Ces observations paraissent encore plus valables pour le cas de la Bohême, un ensemble plus stable et unifié qui fut un lieu de refuge des notaires campaniens dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Benoît Grévin montre cependant aussi comment la production littéraire de la cour s'est écartée progressivement de cette forme d'écriture solennelle et administrative sous l'influence croissante de l'humanisme : un « partage des eaux stylistiques » (p. 728) se dessinerait dans les années 1355-1380. Au cours des XV^e et XVI^e siècles, les *Lettres* deviennent un objet de mémoire juridique et polémique, réactivé par l'apparition de la Réforme, mais ne sont plus un modèle d'imitation stylistique.

- 9 L'espace italien, enfin, se révèle être le plus riche et le plus varié pour cette étude. L'historien opte judicieusement pour une approche structurelle qui lui permet de dégager trois types de réception. Une réception rhétorico-juridique d'abord, au sein des chancelleries et des universités, caractérisée par l'usage des *Lettres* dans l'enseignement et la pratique notariale. L'analyse de quelques exemples emblématiques pour les institutions de l'Italie centro-septentrionale montre en effet combien la rhétorique de Pierre de la Vigne a continué d'exercer un rôle central dans la formation et la culture des notaires jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Se saisissant alors de la question de la rupture portée par l'émergence de l'humanisme, l'auteur s'interroge sur les évolutions de la chancellerie florentine de Brunetto Latini à Coluccio Salutati : sa démonstration affine la vision traditionnellement admise, en faisant apparaître un double processus de simplification de l'héritage campanien dans les années 1310-1330, puis de réamplification classicisante dans le dernier quart du XIV^e siècle. Le deuxième type de réception mis au jour correspond à une lecture historico-politique des *Lettres*, qui les institue en point de repère polémique pour toute propagande gibeline, anti-papale ou impériale. Benoît Grévin s'attarde en particulier sur le cas de Cola di Rienzo, car le tribun romain, imprégné du modèle vinéen par sa profession de notaire, constituerait un exemple extrême de récupération personnelle de l'idéologie impériale. Un troisième type de réception, enfin, est celui qui consiste en une réflexion stylistique sur les *Lettres*, une perspective qui permet de mettre en lumière l'intégration de ces dernières aux grandes évolutions littéraires que connaît la Péninsule à la fin du Moyen Âge. L'auteur concentre surtout son attention sur les différents *volgarizzamenti* de la collection attestés entre Florence et Bologne au cours du XIV^e siècle : le perfectionnement progressif des techniques de traduction témoigne ainsi de la manière dont ce modèle stylistique fut adapté et retravaillé dans le cadre de l'essor d'un nouveau courant culturel. Benoît Grévin achève ce vaste et minutieux tour d'ensemble par l'ouverture de quelques pistes supplémentaires, appelées à être approfondies, au sein des espaces de la Péninsule ibérique, de la Hongrie et de la Pologne.

- 10 La conclusion de l'ouvrage est l'occasion pour l'historien de revenir sur quelques-uns des questionnements fondamentaux de l'enquête. Le problème, notamment, de l'inventivité des actes face à ce qui peut apparaître comme une forme de standardisation du langage politique doit être reconsidéré, explique-t-il, à l'aune des variations potentielles à partir de ce socle symbolique et stylistique commun. Les *Lettres*, souligne-t-il également, relèvent d'un « langage amphibie », à la fois littéraire et administratif, qui cherche à recouvrir l'ensemble des degrés de signification symbolique de la parole. Revenant à ce qui avait été son point de départ, il estime par conséquent que « le langage des *Lettres* n'était obscur que dans la mesure où [...] il personnifiait une conception de la perfection comme reflet d'un plan divin dont le voilement métaphorique était un aspect essentiel » (p. 882). La lecture, la compréhension et le réemploi des *Lettres* relèvent quant à eux d'un jeu d'« intentionnalités multiples » caractéristiques notamment d'un milieu social et culturel, celui des notaires, inlassables réinventeurs du texte.
- 11 Nous l'avons souligné d'emblée, cet impressionnant travail de recherche se distingue par l'étendue de ses problématiques et de ses champs de recherches, ainsi que par sa créativité méthodologique. S'il apporte des éléments de compréhension majeurs pour la connaissance du cas étudié, les *Lettres* de Pierre de la Vigne, il se présente aussi et surtout comme un modèle en lui-même pour l'histoire de la rhétorique, de la diplomatie et des rapports entre pouvoir et pratique d'écriture : espérons que sa diffusion et ses réceptions soient fructueuses.
-

NOTES

1. B. GRÉVIN, « Les mystères rhétoriques de l'État médiéval. L'écriture du pouvoir en Europe occidentale (XIII^e-XV^e siècle) », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, t. 63, 2008, p. 271-300.